

Aux marges du politique

Jacques-Olivier Bégot, « Les Lettes françaises »
n°62, du 5 septembre 2009

Le mois prochain [octobre 2009], il y aura cinq ans déjà que Jacques Derrida s'en est allé. Alors que se multiplient les ouvrages consacrés à son œuvre, la publication de la première partie du séminaire *La Bête et le souverain* ouvre une perspective nouvelle sur son travail de pensée et d'écriture. Si des extraits de tel ou tel séminaire avaient été publiés à l'occasion, jamais l'ensemble des séances d'une année n'avait été rassemblé en un même volume. C'est dire l'intérêt de ce livre, premier volet d'un vaste projet éditorial qui devrait, à terme, rendre accessible, en plus que quarante volumes, l'ensemble des séminaires donnés par Derrida depuis le début des années 1960, à la Sorbonne puis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, et à partir de 1984, à l'École des hautes études en sciences sociales. Tous ceux qui, à Paris ou dans de nombreuses universités où Derrida fut invité de par le monde, ont eu la chance de pouvoir suivre cet enseignement se souviennent de l'atmosphère qui régnait au cours de ces séances où Jacques Derrida arrivait avec une sacoche débordant de livres, d'où il extrayait le texte qu'il avait spécialement rédigé semaine après semaine. À défaut de pouvoir restituer les moindres nuances de l'intonation ou du phrasé – tout ce qui faisait de cette lecture tout autre chose qu'une fastidieuse récitation, mais bien l'exercice d'une pensée déconstructrice en acte, et peut-être, tout simplement, un événement –, ce volume, sobrement édité, permettra de mesurer, si besoin était, quel professeur extraordinaire fut l'auteur de *L'Écriture et la différence*, non seulement par son sens des problèmes et son attention sans faille aux moindres symptômes (généralement inaperçus) qui les trahissent, mais aussi par son souci de toujours replacer les textes qu'il lisait dans le mouvement général d'une argumentation, dans le cadre systématique qui les informe.

Dernier ensemble d'une série de séminaires placés sous l'intitulé général *Questions de responsabilité*, les deux dernières années du séminaire *La Bête et le souverain* prolongent et approfondissent l'étude et la déconstruction du concept de souveraineté, de son histoire et de ses multiples figures, qui vont de la métaphysique de la subjectivité (où « souveraineté » est l'un des noms de l'autonomie et de la toute-puissance du sujet libre n'ayant de comptes à rendre à personne) à la politique, sans oublier le champ théologique où il faut peut-être chercher l'origine ou la matrice de la notion. Non qu'il s'agisse d'en finir purement et simplement avec la souveraineté, comme si c'était possible – et même souhaitable, ajoute Derrida (qu'advierait-il, à terme, de la liberté ? – mais parce que cette déconstruction de la souveraineté n'est autre que « ce qui arrive », sous les formes les plus contrastées. Derrida s'efforce aussi de ne pas esquiver les questions que font surgir certains des événements les plus récents (la première séance de ce séminaire eut lieu le 12 décembre 2001), et marque certains des enjeux politiques de

ce travail théorique : que faire, aujourd'hui, de la souveraineté, s'il est vrai que, contrairement à son concept le plus éprouvé, la souveraineté ne peut plus être posée comme une et indivisible, mais rencontre des limitations ? Pour sortir, par exemple, des impasses du débat qui oppose les « souverainistes » aux partisans d'une Europe fédérale, n'est-il pas temps d'engager une réflexion plus audacieuse et plus originale, si ce n'est inédite, sur le partage de la souveraineté ? « Ce que je cherche, précise Derrida au conditionnel, ce serait donc une déconstruction lente et différenciée et de cette logique et du concept dominant, classique, de souveraineté état-nationale [...] sans aboutir à une dé-politisation, [...] mais à une autre politisation, une re-politisation, et donc à un autre concept du politique. »

Pour ce faire, ce n'est rien de moins que la définition de l'homme comme « animal politique » que Derrida propose de reconsidérer. *La Bête et le souverain* greffe ainsi sur la déconstruction de la souveraineté la question du « propre de l'homme », dont la publication de *L'Animal que donc je suis* avait déjà signalé la place majeure dans ses derniers travaux. Si le texte aussi célèbre qu'énigmatique d'Aristote évoquant le *politikon zôon* n'est abordé que lors de la dernière séance, c'est bien cette expression ressassée tout au long de la tradition philosophique qui aimante le séminaire : qui est ce curieux animal dont le propre serait de posséder le logos et, de surcroît (les deux traits sont indissociables aux yeux de Derrida), de vivre « politiquement » ? Déroutante au premier abord, la conjonction de la bête et du souverain prend en quelque sorte au pied de la lettre (pour mieux la déplacer) cette interprétation de l'homme comme animal politique : malgré tout ce qui les sépare, la bête et le souverain n'ont-ils pas pour trait commun de marquer les limites en deçà et au-delà desquelles se déploie l'activité du seul véritable « animal politique » ? Avec sa double connotation idiomatique de bêtise et de bestialité (deux mots qui donnent à Derrida l'occasion de longues confrontations avec Deleuze et Lacan), le nom de « bêtes », en français, ne désigne-t-il pas habituellement l'ensemble des vivants qui, même s'ils vivent en troupeaux, meutes, essaims ou autres formes de collectivité, n'ont pas part à ce propre de l'homme qu'est censé être le politique ? Quant au souverain, s'il est, selon un concept classique, le dépositaire (d'abord divin) de l'autorité politique, il est tout autant celui qui a le pouvoir de suspendre la validité des lois pour instaurer l'état d'exception et par là même de se situer hors la loi, au-delà du politique.

Un paradoxe surgit portant : alors même que la politique est posée comme un propre de l'homme, on ne compte plus les animaux qui ont été mobilisés pour figurer le politique. Du loin au renard en passant par le serpent, le dauphin et une étonnante scène de dissection d'un éléphant devant le Roi-Soleil, c'est tout un bestiaire que Derrida se plaît à mettre en scène avec un rare bonheur. Non pour brouiller les frontières entre l'homme et l'animal, mais pour se demander « si ce qui s'appelle l'homme a le droit, lui, d'attribuer en toute rigueur à l'homme, de s'attribuer, donc, ce qu'il refuse à l'animal, et s'il en a jamais le concept pur, rigoureux, indivisible, en tant que tel ». De tous les animaux qui peuplent ce zoo, le loup est celui dont Derrida suit le plus longuement la piste. Non seulement en vertu de l'adage affirmant que « l'homme est un loup pour l'homme » (dont Derrida

rappelle qu'il remonte, bien au-delà de Hobbes, à Plaute), mais surtout en raison des rapprochements que l'on peut établir entre cette bête par excellence qu'est le loup et une certaine idée de la souveraineté, comme en témoigne *Le Loup et l'agneau*, que Derrida, non sans humour, choisit de commencer par relire pour y suivre la question de la justice, dans ses rapports avec la force et le droit. Sous le voile de la fable, c'est donc bien une mise en question des limites du politique qui se joue, pour laquelle les ressources de la déconstruction n'ont pas fini de prouver leur fécondité.

« Chaque homme est une île »

par Michel Lisse

Extraits du *Magazine Littéraire*, juin 2010

À l'examen des divers motifs qui ont été les points de départ des séminaires de Jacques Derrida à partir des années 1990, on ne peut manquer d'être frappé par leurs portées politiques : qu'il s'agisse du témoignage, de l'hospitalité, du pardon ou de la peine de mort, toutes ces problématiques trouvent un écho capital dans le monde contemporain. Il en va de même pour la souveraineté de l'État-nation ou celle du sujet. Le dernier séminaire, intitulé *La Bête et le Souverain* et tenu en 2001-2002 et 2002-2003, fut en effet consacré à cette grande et grave question politique.

Durant la première année, Jacques Derrida a étudié, entre autres, le concept de souveraineté comme institution *théologico-politique*. La politique moderne, telle que Hobbes la conçoit dans son *Léviathan*, est d'abord une institution strictement humaine fondée sur un contrat qui ne peut être conclu qu'entre les hommes. Il est impossible, estime-t-il, de signer un contrat tant avec les animaux qu'avec Dieu. Dès lors, le souverain est souverain par la volonté des hommes. Mais ce fondement humain de la ou du politique ne peut se passer d'une dimension théologique dans la mesure où Dieu apparaît comme le garant de la souveraineté instituée par les hommes. Il se pourrait en effet que certains arguent d'une convention immédiate avec Dieu pour désobéir au souverain. Hobbes, pour répondre à un tel argument, doit distinguer péniblement entre l'immédiat et le médiat. Le souverain, dit Hobbes, est le « lieutenant » de Dieu, il le représente sur terre et parmi les hommes et, si convention il devait y avoir, elle ne pourrait se faire que par lui seul, par sa médiation. Pour Jacques Derrida, « l'insistance humaniste, anthropologiste, dite moderne, sur la spécificité de l'État ou de la souveraineté politique dite moderne ne dessine son originalité irréductible, à savoir sa nature artificielle, conventionnelle, [...], qu'en se fondant sur une ontothéologie profonde, voire sur une religion (1) ».

De manière symétrique, Derrida va consacrer une partie de la deuxième année du séminaire à la problématique du sujet moderne souverain examiné à travers la figure de Robinson Crusoé. Si le *Léviathan* traitait de l'auto-institution de la souveraineté de l'État, le

livre de Daniel Defoe raconte l'auto-institution du sujet politique moderne. Derrida rappelle le mot de Rousseau : « Adam souverain du monde, comme Robinson de son île », pour développer le concept de « souveraineté politique absolue », à la fois pré-politique et ultra-politique, « qui est le prix de la solitude ou de l'isolement, de l'esseulement ou de l'insularité absolue ». Elle est « la souveraineté d'avant l'État-nation, la souveraineté de l'individu libre et auto-déterminé, auto-déterminant, celle du citoyen sans État ou du citoyen d'avant la citoyenneté ou encore d'un citoyen qui est à lui seul, immédiatement l'État lui-même [...] ». Derrida ajoute que la structure décrite par une « fiction littéraire datée » et commentée par Rousseau « correspond bien à ce que nous pensons encore aujourd'hui quand nous parlons de la liberté absolue du citoyen, qui décide souverainement, par exemple dans l'isoloir (et l'isoloir est une île), de son choix politique (2) ». Si l'expérience insulaire est expérience de la souveraineté politique absolue, elle est également décrite dans *Robinson Crusoé* comme « la première expérience de prière, d'adresse à Dieu », et comme découverte, par la lecture, du vrai sens du mot « prière ». Autrement dit, l'autodétermination du citoyen libre et souverain se fonde elle aussi sur une transcendance divine, garante du langage et de la promesse : « Le vrai sens du mot de la parole de prière, suppose la vérité de la parole divine telle qu'elle est consignée dans le Nouveau Testament. Ailleurs, avant lui ou hors de lui, il n'y a ni parole donnée, vrai sens du mot, ni authentique prière. Voilà ce que l'expérience de l'Île apprend à Robinson (3). »

Un autre Robinson sera convoqué dans le séminaire Derrida : Robinson Heidegger. Lui aussi aura été, manière, un penseur de la souveraineté. Tout d'abord, accordant au *Dasein* un privilège exorbitant sur l'animal : seul le *Dasein* peut mourir, alors que l'animal crève ou périt, seul le *Dasein* « a le monde », alors que l'animal est « peu en monde ». Ensuite, en critiquant ceux qui sont têtus, bêtes, au point de penser que la vie est simplement la vie. « Il y a un mot de Heidegger que j'aime bien, indique ironiquement Derrida, même là où je ne suis pas toujours prêt à le suivre sur la question de la mort. De la vie et de la mort. Et encore moins de l'animal. C'est quand cet homme dit, avec la hauteur un peu arrogante, avec cette condescendance parfois irritante qu'on lui connaît bien : « *Den Eigensinnigen ist Leben nur Leben* [Pour ceux qui sont têtus (entêtés), *den Eigensinnigen* : pour ceux qui n'ont qu'une idée en tête), *ist Leben nur Leben* (la vie n'est que la vie)] (4). » Par une telle affirmation, Heidegger resterait encore dans une pensée de la souveraineté de l'homme ou du *Dasein*. Mais il y aurait peut-être une autre souveraineté (si on veut garder ce mot), celle du vivant en général : « ce qui est à la fois irréductiblement bête [...], c'est la vie tout court, qui est à la fois infiniment bête et rusée, intelligente, bête et tout sauf bête : c'est le vivant de la vie même qui déjoue l'opposition entre la bêtise et son supposé contraire, la limite décidable entre les deux, et chez ce qu'on appelle l'homme et chez ce qu'on appelle l'animal, le vivant en général qui est à la fois bête et non bête, idiot et rusé, naïf et malin, etc. (5) ». Eh bien, Heidegger aura peut-être été, lui aussi, le penseur de cette autre souveraineté. Et ce, par un mot « qui informe, qui donne forme à tout le texte heideggérien », un mot que Derrida déclare découvrir « tard dans [sa] vie de lecture de Heidegger » et qui semble l'obliger « à tout remettre en perspective (6) ». Les occurrences de ce mot *Walten*, à la fois verbe (« s'étendre souverainement, régner ») et nom (« prédominance, règne »), sont étudiées à de nombreuses reprises pendant la dernière année du séminaire, et cette étude permet à Derrida de formuler l'hypothèse selon laquelle Heidegger aurait pensé le *Walten* comme la « source de la différence ontologique », comme une « supra-souveraineté ontologique », « à la fois étrangère ou hétérogène, voire excessive au regard de cette souveraineté ontologique, donc théologique ou théologico-politique (7) ». Ce *Walten*, qui « n'appartient ni à l'être ni à l'étant », ouvre, porte, précède, prépare... « hors de l'ordre du temps, de la logique ou de la causalité », la différence ontologique. Il ne peut y être réduit, il lui échappe, il est un rien « qui n'est pas une chose, ni un étant, ni l'être », un neutre qui n'est « ni le positif, ni le négatif », mais qui se situe « au-delà ou en deçà de l'être (8) »,

comme il se situe au-delà ou en deçà de l'étant. Derrida aura peut-être vu dans cette souveraineté de rien, cette neutralité souveraine, pensée par Heidegger grâce au mot *Walten*, la confirmation d'une ancienne affirmation, à savoir l'irréductibilité de la *différance* à la différence ontologique (« la différence n'est pas une "espèce" du genre *différence ontologique* (9) »), et donc l'irréductibilité de la souveraineté de la différence à celle de l'onto-théologico-politique. On comprend dès lors mieux pourquoi le mot *Walten* a reçu une telle importance au point d'être le dernier mot du dernier séminaire de Derrida.

(1) *Séminaire La Bête et le Souverain*, vol. I (2001-2002), Jacques Derrida, édition établie par Michel Lisse, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud, éd. Galilée, « La Philosophie en effet », 2008, p. 78.

(2) *Séminaire La Bête et le Souverain*, vol. II (2002-2003), Jacques Derrida, édition établie par M. Lisse, M.-L. Mallet et G. Michaud, éd. Galilée, « La Philosophie en effet », 2010, p. 47.

(3) *Ibid.*, p. 128.

(4) *Séminaire La Bête et le Souverain*, vol. I, *op. cit.*, p. 407-408.

(5) *Ibid.*, p. 239.

(6) *Séminaire La Bête et le Souverain*, vol. II, *op. cit.*, p. 383.

(7) *Ibid.*, p. 293.

(8) *Ibid.*, p. 270.

(9) *Marges. De la philosophie*, Jacques Derrida, éd. de Minuit, « Critique », 1972, p. 27, n